

CROQUIS

L'île, où depuis deux jours je vis à la mode indienne, s'endort dans le soir d'automne, automne qui ressemble à l'été, si tiède est l'atmosphère.

Déjà le pénombre enveloppe trois languettes en pierre qu'on dirait taillée au ciseau, attachées aux fondations du sol et pénétrant dans le fleuve comme des dents déchiquetées. Ce sont les témoins harcelés de plomb de la chasse du jour. C'est en vain que le Saint-Laurent, à ses époques de crue, s'acharne sur ces minuscules presque-îles, pourtant bien minces déjà ; il ne réussit qu'à les polir. Elles restent intactes pour la plus grande joie des pluviers qui font étape à ces pointes de roc, sautillent, mangent, se reposent, puis reprennent leur migration vers les pays sans hiver.

Devant moi, sur la falaise, une allée naturelle, large et bien entretenue, offre sa douce herbe jaunie, comme une invitation à la promenade jusqu'aux sombres profondeurs de l'ouest. Je marche et le jet intermittent d'une bouée à gaz trace parmi les rides un filon d'or qui vient échouer sur le rivage, à mes pieds toujours.

A la vague clarté de la demi-lune qui se lève entourée de nuages ajourés comme une dentelle, un hêtre mort, enfoncé dans une baie d'immobile feuillage, dessine sur le fond indécis sa distincte silhouette.

Plusieurs fois, avec l'impression de faire un acte de charité, je me suis reposé sous cet arbre impuissant à créer comme jadis de la fraîcheur, et quand je reprenais mon fusil, prétexte à vagabonder dans le petit domaine détaché des ennuis tumultueux de la ville, il me bénissait de ses longs bras décharnés.

D'autres soirs comme celui-ci, aussi, j'ai cherché un siège confortable entre deux de ses racines, pour voir l'eau changer du vert profond à toutes les nuances de l'obscur, puis les lumières de Saint-Lambert et de Laprairie s'allumer une à une.

Ces lumières, pareilles à des mouches à feu piquées sur un immense drap noir qui va s'amincissant jusqu'au ciel, semblent le reflet de celles que je sais innombrables derrière moi, de l'autre